

## **Carburer à l'ordinaire** *Camion, Canada [Québec], 2012, 1 h 35*

Pierre-Alexandre Fradet

---

Numéro 281, novembre–décembre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67892ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Fradet, P.-A. (2012). Compte rendu de [Carburer à l'ordinaire / *Camion, Canada [Québec], 2012, 1 h 35*]. *Séquences*, (281), 46–47.

## Camion

### Carburer à l'ordinaire

*L'ordinaire et l'extraordinaire ne se marient nulle part aussi intimement que dans le renouveau du cinéma québécois. Critique ou apologétique, le regard que portent les cinéastes de la mouvance actuelle sur l'expérience quotidienne, invisible parce que trop apparente, propulse cette expérience sur le devant de la scène. Ce qu'on refuse de prendre au sérieux, ce qu'on tient pour acquis, les habitudes et la routine, tombe sous l'œil de leur caméra. L'ordinaire devient alors un objet digne d'attention, un phénomène d'exception, voire un fait extraordinaire qu'il convient de réfléchir plus que toute autre chose.*

PIERRE-ALEXANDRE FRADET

On forcerait la note en disant que tous les longs métrages de Rafaël Ouellet s'arrêtent longuement et délibérément sur l'expérience quotidienne. S'ils sont plutôt réalistes et qu'ils évoquent en cela le quotidien, *Le Cèdre penché*, *New Denmark* et *Derrière moi* n'approfondissent pas au premier chef le thème de l'ordinaire. Il en va différemment de *Camion*. Récipiendaire du prix de la mise en scène et du prix œcuménique au Festival de Karlovy Vary, la dernière création de Ouellet ne se contente pas de frôler le thème de l'expérience usuelle: elle développe en détail trois discours sur le sujet. Un père et ses deux fils, Germain, Samuel et Alain, se retrouvent dans le nid familial après un événement tragique. À leurs trois destins respectifs correspondent trois réflexions sur l'ordinaire.

Tout d'abord, Germain. Camionneur invétéré, ce père solitaire voit sa vie basculer lorsqu'il est impliqué dans un accident de la route qui coûte la vie à une femme. Pourtant attaché à son travail, il se sent coupable et refuse de se remettre en selle. Sa psychologie fluctuante nous instruit sur la question de l'ordinaire pour une raison bien simple: elle en offre une caractérisation. Routine, sens commun, expérience quotidienne, autant d'expressions usitées mais vagues qui appellent quelques précisions. Comment distinguer l'usuel de l'abracadabrant? Que doit-on subsumer sous le concept d'expérience ordinaire? En

dépeignant un homme aux portes de la retraite qui coule une vie tranquille, mais qui s'abîme dans la culpabilité après un funeste accident, Rafaël Ouellet trace une ligne de démarcation claire entre l'ordinaire et l'extraordinaire. À l'ordinaire, thématique soutenue par une mise en scène libérée de chichi et d'effet de style, il associe une passivité et une incapacité à prévoir, Germain travaillant âprement, mais sans jamais mesurer les conséquences qu'un accident routier pourrait avoir sur lui et autrui. À l'extraordinaire, il rattache un élément déclencheur, un choc révélateur, par lequel Germain constate que l'objet avec lequel il a fait corps toute sa vie, son camion, est capable du pire.

Ensuite, le cas de Samuel. Son emploi de concierge éveille les moqueries les plus diverses: avec un air narquois et cinglant, son frère n'hésite pas à le qualifier de «job d'étudiant». Dans le cadre de son travail, rien ne va plus: si ses collègues ne le raillent pas comme tel, ils l'agacent volontiers. Cela ne va guère mieux en amour, l'homme étant incapable d'établir une relation à court, moyen ou long terme. Dépeint comme indolent et timide, le personnage de Samuel rejoint nettement la sphère de l'ordinaire; en lui, on voit s'exprimer l'amertume et le désenchantement que met de l'avant Tricot machine dans une ligne de *Super Ordinaire*: «Je voulais être super, mais moi je carbure à l'ordinaire.» Cette vision de l'expérience usuelle est profondément pessimiste. À



Trois réflexions sur l'ordinaire

la passivité quotidienne, elle suggère qu'il faut s'arracher coûte que coûte, ce qu'exaucera avec le temps Samuel en confiant à son ex-copine qu'il souhaite réorienter sa vie, en prenant activement la défense de ses proches lors d'une partie de chasse et en quittant son emploi de concierge.

Enfin, le cas d'Alain. Il a ceci de particulier qu'il fait contrepoids au pessimisme du précédent discours sur l'ordinaire. Au lieu de décrire la passivité comme un état dont on doit à tout prix s'éloigner, il en relève les bienfaits. Alain est passif, rigoureusement passif: blessé au bras, il ne peut plus travailler et mène une vie modeste au Nouveau-Brunswick. Mais sa passivité est source d'un certain plaisir et rattachée à un sentiment de réussite. Lorsqu'Alain évoque sa blessure



Routine, sens commun, expérience quotidienne

au bras et son inaptitude au travail, ce n'est pas pour s'apitoyer sur son sort, c'est pour tirer profit de la situation et séduire les femmes. Quand il est emporté par une pièce musicale et affirme qu'il aurait pu l'écrire lui-même, ce n'est pas pour manifester une jalousie maladroite à l'égard du compositeur, c'est pour souligner l'heureux lien qui existe entre la composition et sa propre intériorité. Revenu sur sa terre natale, il revoit un vieil ami et, avec un sourire non déguisé, décide d'ouvrir un garage. La décision est prise subitement, sans étude de marché ni réflexion particulière. On peut conclure dès lors que la passivité d'Alain, laquelle s'apparente à une certaine innocence, lui insuffle une confiance, une volonté d'entreprendre et une impression quasi inconsciente de joie.

### Vagabonder ici entre ces considérations n'aura donc pas été inutile, peut-être, tout comme n'est pas inutile *Camion*, qui vagabonde entre trois discours sur l'ordinaire.

Optimiste, ce discours sur l'expérience ordinaire est aux antipodes de la tendance fort répandue à dévaluer le sens commun. C'est que le cas d'Alain ne signifie pas que le commun des hommes vit dans l'abrutissement et l'aliénation, idées souvent associées à l'expérience usuelle: il en dévoile le côté lumineux. Il revient à Stanley Cavell d'avoir clarifié en quoi l'expérience ordinaire peut enrichir la philosophie, ainsi que la capacité du cinéma à mettre en scène cet enrichissement. Pourtant, rétorqueront certains, est-ce une réelle priorité de signaler les bienfaits de l'expérience commune? Est-il vraiment à propos d'en souligner l'intérêt, quand on sait que cette expérience est synonyme de passivité et que, qui dit passivité, dit aussi absence d'esprit critique?

Répondre par la négative équivaudrait à commettre un *sophisme du pire*, qu'on pourrait rebaptiser ici *sophisme du plus*

*préoccupant*. Comme le remarque l'éthicien Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, ce sophisme «consiste à dire que X n'est pas un problème puisqu'il y a pire que X, et que l'on devrait donc concentrer toute son énergie sur ce pire que X.»<sup>1</sup> Nul ne peut nier qu'il existe dans le monde des événements plus préoccupants que l'expérience ordinaire (comme la famine et la pauvreté) et qu'il est de mise de s'y intéresser avec une attention sans cesse renouvelée. L'état de passivité n'est pas immunisé contre toute critique, et ce n'est qu'en activant son esprit critique qu'on peut en soupeser les faiblesses et les mérites.

Mais il n'est pas indifférent de faire ressortir les *ressources insoupçonnées* de l'expérience ordinaire passive et de déterminer dans quels contextes elles peuvent irriguer l'expérience humaine. Il serait absurde de prétendre que tout un chacun, même ceux qui invoquent le sophisme du pire, combat *constamment* le pire et règle toutes ses actions sur les préoccupations les plus urgentes, chaque personne se sentant interpellée tôt ou tard par d'autres besoins. On aurait tort de croire, par ailleurs, que s'excluent mutuellement le fait d'étudier l'expérience ordinaire et le fait de s'intéresser au pire: on peut très bien concilier ces deux foyers d'intérêt. Bien plus, on doit toujours rester prêt à confirmer ou à réévaluer l'ordre de ses priorités, et pour ce faire, l'une des meilleures façons de procéder consiste à délaissier temporairement le pire et à *aborder des domaines insolites*, comme l'expérience usuelle. Vagabonder ici entre ces considérations n'aura donc pas été inutile, peut-être, tout comme n'est pas inutile *Camion*, qui vagabonde entre trois discours sur l'ordinaire.

<sup>1</sup>Jeangène Vilmer, Jean-Baptiste. «Les sophismes de la corrida», *Revue semestrielle de droit animalier*, 2, 2010, p. 119-124.

■ Canada [Québec] 2012 — **Durée:** 1 h 35 — **Réal.:** Rafaël Ouellet — **Scén.:** Rafaël Ouellet — **Images:** Geneviève Perron — **Mont.:** Rafaël Ouellet — **Mus.:** Viviane Audet, Robin-Joël Cool — **Son:** Henry Godding Jr. — **Int.:** Julien Poulin (Germain), Patrice Dubois (Samuel), Stéphane Breton (Alain), Maude Giguère (Manu), Jacob Tierney (Jacob), Noémie Godin-Vigneau (Rebecca), Cindy Sampson (Jade) — **Prod.:** Stéphanie Morissette — **Dist./Contact:** K-Films Amérique.